

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous avons traversé dernièrement une série de temps froids et rigoureux qui ont fait grand tort aux modes nouvelles de la saison. Les costumes printaniers, par trop légers, étaient dangereux; les costumes d'hiver, injurieux pour le mois de mai, — la fourrure et la paille n'étant pas faites pour s'harmoniser, malgré le goût prononcé des Anglaises pour cet audacieux mélange, — il a fallu prendre un parti: car il n'est pas de circonstance où l'élégance perde jamais ses droits.

En conséquence, nos élégantes parisiennes se sont fait faire à l'avance de charmants costumes de voyage en tissus de laine chauds et légers tout à la fois, et elles ont porté ces costumes à la ville sur des jupons de soie noire ou de couleur assortie aux garnitures; un chapeau de paille noire, coquettement garni de fleurs, complétait l'ensemble harmonieux de ces toilettes.

Ces mêmes costumes se porteront à la mer pour les matinées et soirées, toujours un peu fraîches. Les plus jolis que nous ayons vus se composaient d'une simple tunique ouverte derrière et formant long tablier devant, garnie d'un biais de faille noire ou marron tout autour, avec longues coques de faille posées derrière, entre chaque drapé tombant de la tunique, et formant ceinture. Longue casaque ajustée à plastron, boutonnée de côté, avec revers et poches de faille; petit biais autour de la casaque.

Ces costumes ont beaucoup de genre, mais ils doivent être irréprochables de forme. Il faut choisir certains tissus clairs gris tendre ou gris-feutre, à l'aspect un peu grossier, et les garnir de faille noire, marron ou bronze; toute autre couleur plus voyante manquerait de distinction. Les rubans du chapeau, s'il y en a, seront assortis à ces garnitures, ainsi que le jupon.

Pour les chapeaux appareillés aux toilettes, nous recommanderons les fonds de soie et les passes de paille avec un frais

bouquet de côté. C'est bien le chapeau négligé le plus élégant qu'on puisse porter à la ville, le véritable chapeau de la femme du monde. Les diadèmes de fleurs doivent être exclusivement réservés aux toilettes habillées.

En fait de costumes de demi-toilette, nous signalerons une nouveauté appelée à un grand succès. C'est une polonaise de sicilienne noire ou bleu-marine merveilleusement ajustée, ornée

en long de larges galons perlés d'acier bleu; les galons, posés devant dans toute la longueur, servent derrière à retenir les drapés de la polonaise. Avec cette polonaise, il faut un jupon presque uni devant, mais garni derrière jusqu'à mi-jupe. La sicilienne est une excellente étoffe et nous ne saurions trop la recommander aux femmes qui aiment les beaux et bons tissus; elle a les mêmes drapés que le cachemire, avec les reflets soyeux du plus magnifique poul de soie. Ne pas confondre la sicilienne avec la popeline d'Irlande; malgré leur ressemblance, l'usage en est extrêmement différent.

Le luxe des toilettes féminines a fait de si grands progrès, depuis quelques années, que les magasins de nouveautés en sont arrivés à vendre des robes de toile et batiste brodées, de deux, trois et quatre cents francs, avec autant de facilité qu'elles vendaient autrefois les robes de percale à douze, quinze et vingt francs.

Ces robes brodées, malgré leur prix élevé, sont négligées, et l'on se croit obligée d'en choisir plusieurs avant de partir pour la campagne; sans compter le reste, bien entendu!

Un grand luxe pour les femmes élégantes, c'est la lingerie, la chaussure et les gants. On ne se doute pas du prix élevé de la lingerie fine, qu'il ne faut pas confondre avec la lingerie à effet: c'est souvent à cette différence que se reconnaît la femme du monde. Les raffinées ont toujours trois objets intimes assortis: la chemise, le pantalon et le petit corsage



P. N° 207. — MODÈLE DE CORSAGE.

de dessous ou dessus de corset. Chacun de ces objets doit avoir la même garniture, la seule différence consistant dans le tissu ; la chemise est en toile batiste et les deux autres objets en fin nansouk. Les plus jolies parures négligées sont toujours en toile fine unie, ou avec coins brodés ou à jours.

Le nouveau col à la mode est le col *Paysan* rabattu, mais très-montant derrière et à large encolure ; les manches, assorties, se composent d'un large revers piqué. Les cols rabattus et ouverts devant ne supplanteront pas les cols droits et montants, indispensables avec certains corsages ; mais ils se porteront avec succès cette saison. On a voulu remettre en vogue le col *Directoire* à larges revers, mais cet essai ne réussira pas ; il serait, du reste, très-difficile à porter, même avec la veste *Directoire* dont nous parlions dernièrement. Il faut lui préférer le col *Incrovable*, montant derrière et renversé des côtés, comme facilitant le nœud de la cravate. Les collerettes et jabots de dentelle sont réservés aux robes habillées.

Nous signalerons une certaine tendance à revenir aux manches courtes (non pas à la rue, bien entendu, mais pour les demi-toilettes) ; c'est aux cuirasses qu'il faut attribuer ce changement. La manche transparente étant d'un plus joli effet avec la cuirasse, voici ce que l'on fait : tout le haut du bras jusqu'au coude est simplement voilé d'un tulle noir ou blanc, selon la couleur de la cuirasse ; puis, à partir du coude, c'est un volant de dentelle et un nœud de ruban qui la complètent en laissant tout l'avant-bras à découvert. C'est alors que le gant de Saxe, très-montant, devient indispensable.

Les bottines d'été habillées se font toujours en chevreau noir glacé ou mordoré, à talons Louis XV, ou bien en soie claquées chevreau. On fait aussi d'agréables bottines en beau coutil noir et blanc, claquées chevreau. Pour les excursions champêtres et la mer, c'est la bottine de cuir jaune qu'il faut choisir ; elle facilite la marche, en même temps qu'elle est d'une solidité à toute épreuve.

LOUISE DE TAILLAC.

Description de la planche F. n° 307.

(Voy. page 253.)

Corsage mi-partie faille et grenadine de soie, formant cuirasse devant et basques à plis creux derrière ; le devant du corsage orné de plis de grenadine et un biais ouvert en châle, deux biais de faille garnis de boutons et de dentelle devant ; manches en deux parties ; le dessus bouillonné en gaze, le dessous composé de plissés de faille. Haute collerette de dentelle à revers, manchettes assorties retenues par une torsade et un nœud de faille. Large nœud de faille derrière et ceinture.

Description de la planche D. G. N° 422.

(Voy. pages 258-259.)

1. Volant de jupon composé de plissés, disposés en flûtes de Pan, retenus par des agréments de jais.
2. Corsage de soie, cachemire ou sicilienne, à collerette Marie Stuart, orné de galons de jais posés en barrettes.
3. Bas de jupe, volants en tuyaux d'orgue, garni de broderies de corail et de dentelle.
4. Corsage Louis XIII, bordé de dentelle posée à plat avec coquillés de dentelle et coques de velours derrière ; haute collerette montante.
5. Bas de jupon, un volant à plis creux, surmonté d'un biais découpé en dents arrondies à tête renversée, orné de perles de jais, de glands et de broderies.
6. Volant froncé surmonté d'un autre plus petit, garni de plumes et de jais.
7. Traîne de jupe formant pouff, les plis retenus de chaque côté par

un coquillé garni de dentelle et de jais, et derrière par deux biais perlés de jais avec nœuds à motifs de jais au milieu.

8. Garniture de jupe ; des bouillonnés retenus par des branches de corail.

9. Jupe de faille garnie de trois volants froncés ; la tunique bouillonnée ornée de riches motifs de jais à glands posés en long et bordée de velours.

10. Volant froncé bordé d'un biais surmonté de coquillés de dentelle et d'un riche galon perlé.

11. Garniture de jupe, des feuilles de jais dans des coquillés de côté, le devant bouillonné et la traîne unie.

12. Volant très-riche en faille claire, garni de dentelle perlée et d'une guirlande de fleurs en couleurs naturelles.

13. Volant faille et dentelle, froncé en éventail et garni de jais bla.c.

14-15. Manche et parements, garniture composée de dentelle perlée et de jais.

16. Nœud de faille à pan bordé de dentelle et garni de jais.

17. Volant découpé et brodé de jais.

18-19. Manche à revers et poches bordées d'une corde de passementerie, de dentelle et de fleurs de passementerie.

Description de la planche colorée n° 1143.

TOILETTES DE DÎNER. — 1. Jupon de taffetas marron, garni, dans le bas d'un volant à plis creux de 35 centimètres, surmonté d'un haut bouillonné froncé avec petit volant de faille gris-vert dans le bas, et dans le haut, double tête marron. Robe de faille gris-vert, de forme princesse ; la jupe relevée d'un seul côté au-dessus de la hanche et retombant en coquillés derrière, retenue par un nœud de taffetas marron à boucle dorée ; nœuds de ruban marron sur le devant de la jupe. Fichu en crêpe de Chine rose, garni de dentelle de Bruges et d'une ruche de tulle retenue devant par un nœud rose. Manches à coude ornées d'un volant dentelé, à revers coquillés, et d'un ruban marron avec nœud et boucle dorée. — Coiffure composée d'un nœud de velours et d'une grande plume rose.

2. Robe de faille violette ; la jupe unie et à traîne, drapée de côté et retenue par un nœud de satin blanc à aiguillettes d'or. Corsage à pointes devant et derrière, lacé derrière ; col droit et rabattu, orné d'un nœud blanc à aiguillettes ; même nœud à l'extrémité de la pointe de derrière. Manches à revers au-dessus du coude, terminées par des bouillonnés. — Galon d'or dans les cheveux.

PLUS DE CHAPEAU

Qu'appellez-vous un chapeau aujourd'hui ? Serait-ce cette guirlande de fruits ou de fleurs, avec ou sans brides, que les femmes portent actuellement, et que l'on met aussi bien à midi que le soir au spectacle ? Si c'est cela un chapeau, il n'y a plus de chapeau ; c'est une coiffure !

Autrefois, pour faire un chapeau, on avait une carcasse en sparterie ou en carton, entourée d'un gros fil de fer bien solide, qui donnait la forme et la gardait en dépit du temps. Il y avait une passe ou grand bord, qui venait en avant ou s'élevait en auréole. A la passe on ajoutait une calotte cylindrique plus ou moins élevée et menaçant le ciel, et au-dessous de la calotte, on cousait un bavolet ; le tout recouvert de velours ou de satin orné de plumes, de fleurs, et d'une paire de brides nouées sous le menton.

Voilà ce qu'on appelait un chapeau ! La femme mettait les coques de ses cheveux dans la calotte et laissait passer les boucles sous la passe. C'était la mode en 1825.

Plus tard, la calotte est devenue horizontale, la forme a encadré le visage en le cachant, comme font les oeilères à un cheval. Il fallait être en face pour voir la figure de la femme au fond de cet entonnoir, et pour l'embrasser, il fallait la décoiffer. C'était en 1830.



J. Goubaud

Charles Dorel

A. Leroy, imp. r. des Marnes, 66.

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

1145

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Journal du Grand Monde

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud, and Son, 30, Henrietta Street, Covent Garden W¹

Depuis cette époque, la transformation s'est faite petit à petit. On a commencé par baisser la calotte, rogner le bord, enlever le bavolet, supprimer les brides. On a fait un chapeau rond. Les jeunes femmes se sont emparées de cette mode; mais elle n'était bien portée qu'à la campagne et aux eaux. En rentrant à Paris, il fallait un chapeau fermé, c'est-à-dire une barbe de dentelle servant de brides. Mais il restait encore une forme en gros tulle avec une cannetille; un semblant de chapeau.

En 1874, il ne reste rien! Trois plis de faille forment le fond, et les feuilles, les fruits, les fleurs, se prélassent... sur le front!

V. P.

LA VIE PARISIENNE

Les rares soleils de ces derniers jours ont suffi pour donner naissance aux mouches, ces infatigables danseuses de l'air.

C'est donc le moment de rappeler qu'un grand musicien du siècle dernier a écrit un morceau remarquable intitulé : la *Chanson des mouches*. Un écrivain a fait leur biographie.

L'insecte n'est pas antipathique aux gens de l'art : tout peintre de fleurs place une mouche sur un bouquet de roses.

Mais le retour des mouches est surtout cher aux avarés. Ils suivent une méthode indiquée par un harpagon qui est toujours notre contemporain.

Quand vient la saison des insectes, il prend une mouche et l'enferme... dans son sucrier. Le lendemain, lorsqu'il enlève le couvercle, si la mouche n'est pas là, il est fixé sur un point... Si cuisinière le vole!

Il en a la preuve par le départ de la captive... Et il flanque inexorablement son cordon bleu à la porte.

Les peintres d'enseignes ne manquent pas d'imagination, mais leurs inventions ont parfois besoin d'être expliquées comme certaines charades des journaux illustrés.

C'est un peintre au tempérament littéraire qui inventa l'enseigne si connue :

A OTHELLO

fabrique de jalousies.

De nos jours, on a peint, du côté des halles, une enseigne ainsi conçue :

Au mouton à cinq pattes.

— Pourquoi, demandait-on à l'artiste, avoir peint un animal à cinq pattes?

— Messieurs, répondit-il sans hésiter, c'est pour attirer... la sympathie.

A la vitrine d'un marchand de comestibles du quartier Richelieu, on voit des boîtes de sardines ainsi étiquetées :

BOÎTES D'AMATEURS : 1 fr. 50.

BOÎTES DES ROIS : 1 fr. 70.

BOÎTES DES PRINCES : 2 fr.

Les princes cotés plus cher que les rois?... Voilà qui est passablement révolutionnaire!

Un propriétaire se présente furieux au bureau des contributions pour déposer une réclamation.

— Pourquoi, s'écrie-t-il, me faire payer pour six fenêtres,

quand il y en a deux qui ne sont en réalité que des jours de souffrance?

— Hé! monsieur, répond doucement l'employé, ce sont surtout ces jours-là qui comptent dans la vie!

Bonne formule! C'est dans les annonces des grands journaux que nous la découpons :

« M. Paul Féval vient de réunir en brochure le discours qu'il a prononcé sur le *Théâtre moral*. »

Réunir un discours, cela rappelle (sans circonstances atténuantes) le paysan qui disait :

— Je vois du monde amassé, je m'amasse avec.

Enfin, la brochure n'en existe pas moins, et le style de l'annonce ne diminue en rien le mérite du discours. Applaudi quand M. Paul Féval l'a prononcé, il sera lu avec plaisir, — et avec fruit aussi, nous l'espérons, — sous la forme que lui a donnée l'éditeur, M. Dentu.

Au ministère, on s'occupe déjà des récompenses à décerner aux artistes du Salon de 1874.

— On est très-hésitant pour une croix, disait tout récemment à un de nos confrères du *Charivari* un employé supérieur de l'administration des Beaux-Arts. On ne sait si l'on doit la donner à X..., le sculpteur, ou à Z..., le peintre.

— Quand vous déciderez-vous?

— Oh! au dernier moment; si nous sommes trop embarrassés, nous savons bien ce que nous ferons.

— Peut-on vous le demander?

— Nous donnerons cette croix à un employé de notre ministère qui est sous-chef depuis dix-sept ans.

A. Z.

LE MONDE RENVERSÉ

On lit sur la porte d'entrée des salons d'un des coiffeurs de femmes les plus en vogue de Paris, ces mots, gravés sur une plaque de cuivre : *Etude de coiffure*.

Le praticien en question veut-il dire par là, tout simplement, que chez lui on peut étudier les tours des bandeaux ondulés et les détours des boucles à l'anglaise, ou bien doit-on prendre ce mot d'étude dans le sens que l'on donne à celui que l'on voit sur les portes des cabinets de travail et d'affaires des notaires et des avoués?

Et pourquoi non? Tout le monde sait de reste que depuis longtemps les coiffeurs n'ont plus de pratiques, — selon l'expression du vieux temps, — mais qu'on va simplement chez eux leur demander des leçons de goût. Le contact avec leur clientèle est pour eux une conférence. Et de fait, depuis que, ne se contentant plus de coiffer en cheveux les femmes et de poser les fleurs, ils se sont constitués modistes et confectionnent les chapeaux, leur fonction a pris une importance très-différente et amène de véritables entretiens avec leur élégant public.

C'est un phénomène très-curieux de notre époque, que cet envahissement, par l'homme, des professions réservées jusqu'alors à la femme. Paris compte aujourd'hui neuf couturiers et une demi-douzaine de modistes appartenant au sexe qui fournit les volontaires d'un an, et je ne parle là que de maisons de notoriété générale.

Le couturier, comme le marchand de modes, a un train de

maison tout à fait en rapport avec les élégances mondaines auxquelles il a affaire. Il ne fait jamais ses courses en ville que dans sa voiture, tenue avec une correction suprême, et a son valet de pied qui l'attend dans l'antichambre des rares privilégiées, parmi ses clientes, pour lesquelles il daigne se déranger. F..., le faiseur de modes qui a inventé le chapeau-couronne de fleurs si en vogue tous ces derniers temps, est un des cavaliers assidus du Bois, le matin. Il y monte des chevaux de race, renommés parmi les connaisseurs.

Combien ces façons d'agir étonneraient nos pères, s'ils revenaient en ce monde aujourd'hui, eux si sévères sur la distinction à observer entre le marchand et l'acheteur !... Sous Louis-Philippe, la duchesse de M... quitta une de ses faiseuses, qui s'était permis de se présenter devant elle en robe de soie traînante, et toutes ses amies applaudirent à cet acte de nécessaire rigueur, disaient-elles. Mais à présent tout est retourné : c'est le marchand qui va en voiture et le client qui va à pied.



Position de dame.

L'ÉQUITATION DES DAMES

Un ancien colonel d'état-major, M. de Lagondie, vient de publier un ouvrage auquel le retour de la belle saison donne, entre autres mérites, celui de l'actualité. C'est, sous ce titre : *le Cheval et son cavalier*¹, une étude complète et approfondie de tout ce qui a rapport à l'hippologie et à l'équitation. Les courses de chevaux, la chasse à travers champs, l'élève des chevaux de course, la préparation du cavalier, les voitures et harnais ont fourni à l'auteur de nombreux chapitres, qu'il a traités non-seulement avec une haute compétence, mais de la manière la plus consciencieuse et la plus pratique. Ce n'est point ici le lieu favorable pour entrer dans un examen détaillé de tout ce que contient cet utile ouvrage ; mais

¹ *Le Cheval et son cavalier*, par le comte J. de Lagondie. Paris, 1874. — 2 forts vol. in-18 (900 pages), ornés de nombreuses vignettes. Prix : 7 fr. 50. J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saints-Pères.

il est une de ses parties que les dames nous sauront gré de leur signaler : c'est celle qui les concerne particulièrement. L'équipement, les allures du cheval, les principes de l'équitation des dames y sont l'objet d'indications précieuses et sûres.

Ainsi toutes les dames qui ont pratiqué l'équitation approuveront certainement M. de Lagondie, lorsqu'il déclare que le cheval de dame devrait être le plus parfait des hacks, au lieu d'être, comme cela arrive souvent, une brute inutile, bonne à fusiller.

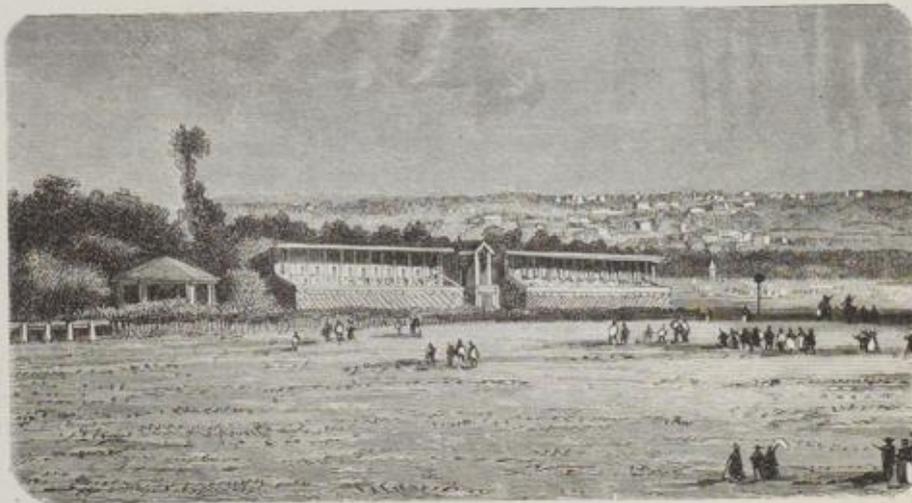
« Beaucoup d'hommes, ajoute notre auteur, croient que tout cheval qui a de l'extérieur portera une dame ; mais c'est une grande méprise, et si les dames choisissaient elles-mêmes leurs chevaux, elles auraient bien vite décidé le contraire. La seule considération qui soit en leur faveur, c'est que généralement elles ont peu de poids à imposer, et que par conséquent un cheval qui les porte est rarement bon pour un homme, à cause de

la supériorité du poids du sexe masculin sur la dame cavalière. Il y en a bien peu qui pèsent plus de 9 stones¹ ; la plupart sont au-dessous, et un cheval fait pour porter 10 stones avec la selle, fera triste figure sous 12 stones et au delà ; mais au point de vue de la netteté, de l'action de la bouche et du caractère, le hack d'une dame devrait être irréprochable : du reste, ce sont là les conditions qui font le hack parfait pour n'importe quel sexe.

» Le hack d'un gentleman peut encore être bon sans avoir été dressé au *cooter*, et être assez formé pour ne plus pouvoir apprendre d'autres allures nouvelles. Il ne vaut donc rien pour une dame, et, d'un autre côté, un cheval de dames devrait avoir toutes les allures bonnes. Il est vrai que beaucoup de dames ne trottent jamais ; mais il ne faut pas leur laisser pour excuse la mauvaise volonté du cheval.

» La taille du cheval de dame doit être de 15 mains² ou de 14 mains 1/2 à 15 mains 1/2 ; au-dessous, l'amazone traîne dans la boue ; au-dessus, le cheval est trop haut et trop peu maniable pour un cheval de dame. »

¹ 9 stones, 57 kil. 05. — 10 stones, 63 kil. 46. — 12 stones, 76 kil.
² 15 mains, 1^m,52. — 14 mains 1/2 à 15 mains 1/2 = de 1^m,47 à 1^m,57.



Tribunes du bois de Vincennes (ancien hippodrome)

On voit, par ce court extrait, de quelle utilité peut être l'étude du livre de M. de Lagondie. Si son caractère spécial le dérobe à l'attention d'une certaine catégorie de lecteurs, il en est d'autres, en grand nombre, pour qui ce sera, au contraire, une sérieuse recommandation et une raison de plus d'en méditer les préceptes.

R. H.

LETTRES DE LONDRES

22 mai 1874.

Le duc de Sutherland n'a quitté Paris que pour être en mesure d'accompagner la duchesse au bal qu'ont donné le duc et la duchesse de Bisaccia à Londres pour inaugurer leur installation à l'ambassade de France. Ce bal est le grand événement mondain de ce côté du détroit, et jamais l'hôtel d'Albert-Gate ne s'était vu à pareille fête.

Il n'a pas fallu moins que le goût suprême de la duchesse de Bisaccia, l'art consommé du beau-vivre du duc-ambassadeur pour triompher des proportions mesquines de l'hôtel et de ses défauts d'aménagements. Les trois étages d'Albert-Gate étaient livrés aux invités. On dansait aux sons d'un orchestre de Hongrois, qui est en grande vogue en ce moment à Londres et qu'on avait installé sur la terrasse-jardin qui borde Hyde-Park, transformée, à cet effet, en une tente toute garnie de glaces et d'arbustes. Au rez-de-chaussée se trouvait le buffet, dont la salle était décorée de magnifiques tapisseries des Gobelins, représentant les châteaux de Chambord, de Madrid et de Blois, que M. de Larocheffoucauld a fait venir, à Londres, de son château de Bonnetable.

Le quadrille d'honneur a été dansé par la princesse de Galles, — en robe bouillonnée de tulle ponceau à coquilles de point d'Angleterre, formant retroussis et se mêlant à des guirlandes de cerises et de feuillage; pour coiffure, une couronne de cerises parsemée de feuilles de lierre en diamants, — dansant avec le duc de Bisaccia. La duchesse de Bisaccia, — en toilette de faille blanche, à tunique de gaze brodée de jais, — dansant avec le prince de Galles. Puis le duc de Nemours, dansant avec la duchesse d'Édimbourg, en robe de tulle rose pâle argentée et des étoiles en diamants dans les cheveux. Et le duc d'Édimbourg, avec la duchesse de la Trémoille, en robe de tulle paille, avec tunique de blonde de même nuance, brodée d'argent.

Toute l'aristocratie des Trois-Royaumes était représentée à cette fête par ses plus brillantes et plus séduisantes individualités. La duchesse de Sutherland y portait, entre autres diamants, un collier estimé deux millions. La France comptait là aussi des individualités qui maintenaient dignement, aux côtés de la duchesse de Bisaccia, son renom proverbial de goût et d'élégance : mesdames de Brantes, née de Sessac, du Somme-rard, de la Trémoille, de Grancey, de Florian, et *tutte quante?*

Notre amour-propre national ne trouve pas seulement à Londres sa satisfaction dans l'hospitalité sans rivale de notre ambassadeur; il la rencontre encore, très-inattendue, mais très-sérieuse, sur un point curieux : l'origine de la capitale de la Grande-Bretagne.

Londres, l'orgueilleuse reine des mers, la nouvelle Carthage, vient d'être reconnue fille de France et légitimement descendante d'un petit bourg français appelé *Lundinières*.

C'est un savant de Normandie, bien connu des érudits et à l'autorité duquel M. Vitet a rendu hommage dans son *Histoire de Dieppe*, qui est parvenu à prouver cette origine. En étudiant les origines et les immigrations des Celtes, en examinant tour à tour et le sol du pays qu'il habite et les archives des diverses communes, et surtout ces petites haches en pierre ou en silex qui

sont, à ce qu'il paraît, le premier rudiment de toute civilisation, il est arrivé à démontrer que des Celtes portés par le sol gaulois se sont rejétés de l'autre côté de la mer au moment de la conquête et y ont fondé deux colonies : Londres et Douvres. Cette évolution lui est prouvée non-seulement par l'examen des monuments que je viens de citer, mais encore et surtout par la confrontation du texte des *Commentaires* de César.

Vous jugerez du bruit et du retentissement produits par cette découverte de ce côté du détroit. Les savants, toujours si prompts à se prendre de querelle pour des riens, s'emportent au delà des bornes à ce sujet et répandent des flots d'encre sur les Trois-Royaumes. Pensez donc! Londres fille de France!...

L. SPORT.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *La Belle Paule*, comédie en un acte, en vers, est l'œuvre d'un jeune homme, M. Denayrouze, officier d'artillerie, et c'est une œuvre jeune, très-vive et très-pimpante, avec un brin de poésie et de sentiment, qui n'en fait que mieux valoir la gaieté.

Il s'agit de la légende gauloise et toulousaine de la Belle Paule, qu'un mari jaloux, le sire de Beynaguet, retient au logis; ce qui excite dans la ville des émeutes. Les capitouls, obligés d'intervenir, rendent un décret ainsi conçu :

Attendu que ladite dame est un prodige
A la fois de vertu, de grâce et de beauté;
Attendu qu'au procès il n'est pas contesté
Qu'à tous les Toulousains elle a tourné la tête;
Attendu que, depuis le jour de sa retraite,
Le bruit que son mari soupçonneux et jaloux
Prétend la retenir longtemps sous les verroux
Comme un malheur public émeut toute la ville;
Attendu qu'un quartier jusqu'ici fort tranquille
Par des cris et des chants est troublé chaque soir;
Attendu que, réduits au dernier désespoir,
Les susdits amoureux nous paraissent capables
D'en venir par la suite à des actes coupables,
Car ils parlent déjà d'assaillir la maison
Où leur belle languit comme en une prison;
Attendu que, d'ailleurs, pour que la paix renaisse,
Il suffit que la dame en public reparaisse;
Par ces motifs, empreints de haute gravité:
Ledit conseil ordonne à l'unanimité
Qu'à partir d'aujourd'hui, deux fois chaque semaine,
Paule de Beynaguet en public se promène,
Sans voile trop opaque ou fichu trop épais.
Et désireux de voir tous les quartiers en paix,
Il fixe prudemment le lieu de promenade
Au centre de Toulouse, au quai de la Daurade.
D'ailleurs, pour que l'époux, vieux et laid cavalier,
Ne se figure pas qu'on veut l'humilier
Par un trop grand contraste avec sa jeune femme,
On ne le force pas à conduire la dame;
Celle-ci fera choix d'un aimable seigneur,
S'il s'en trouve, qui soit digne d'un tel honneur.

Or, le cavalier choisi est un bel adolescent, — déguisé d'abord en soubrette, puis en page, — qui rassure le mari, en gardant la femme.

Rien de plus dans cette aimable comédie. La trame en est légère et l'invention naïve, mais l'auteur apprendra son métier. Souhaitons-lui de ne pas perdre alors ce qu'il possède maintenant : le sentiment poétique et l'exquise intuition de l'amour idéal.

HOP-FROG.

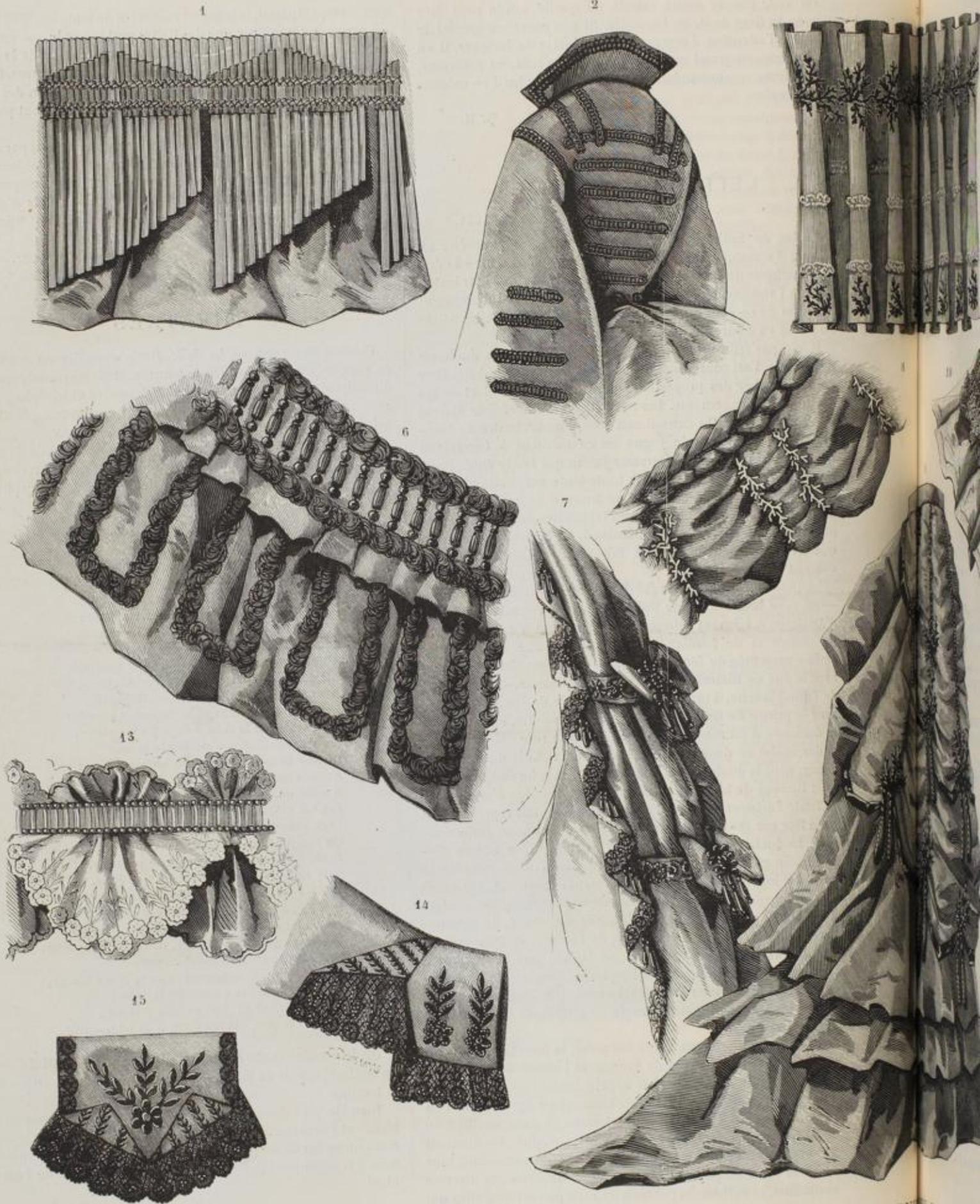
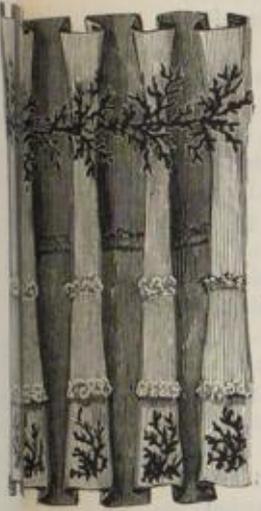


PLANCHE D. G. n° 427. — NOUVEAUX MODÈLES DE GARNISSEMENT POUR ROBES

4



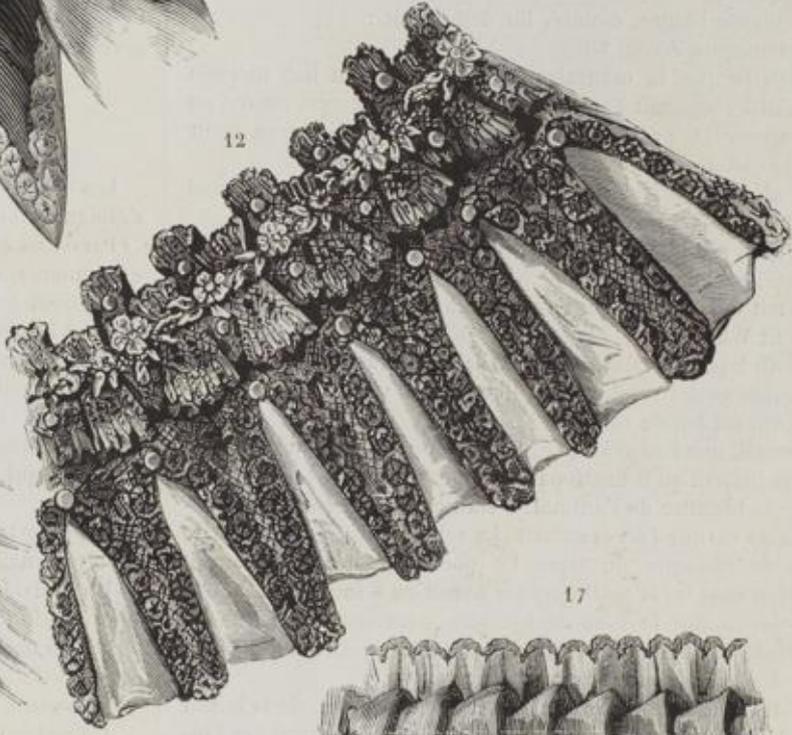
5



10



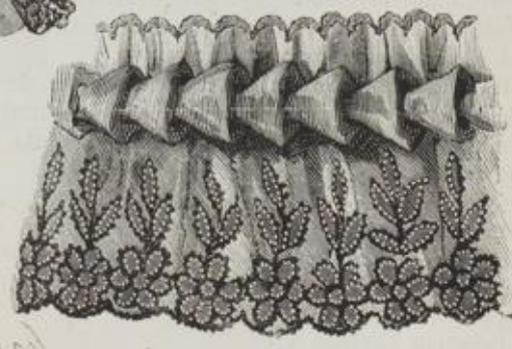
12



11



17



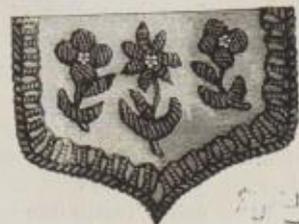
18



16



19



8/5

BENGALI

OU

LES FILS DU PENDU

(HISTOIRE INDIENNE. — SUITE.)

Le jeune tigre oublié dehors arrivait au sommet des ruines. Il usait de ses griffes comme un chat. L'odeur de la chair mise à vif semblait exciter son humeur vorace. Il enfonçait déjà des crocs blancs comme l'ivoire dans l'ébène des jambes de Tom, quand les dix doigts du second Mozambique, étreignant par le cou le petit monstre, comme dans un étau, l'étranglèrent sans miséricorde.

— Mort tout net, sans pousser un couic ! Pas souffert du tout !

— Ouf ! exclamait aussitôt Tom, lequel appuyait ses deux mains sur sa poitrine, à l'instar d'un individu soulagé d'un grand poids.

Et comme l'autre, étonné, lui demandait :

— Pourquoi ce ouf ?

— Parce que la mauvaise farce, à propos du lion méritait vengeance, répondit Tom. Il me coûtait de l'exercer contre un compatriote. A présent, nous sommes quittes, et mon cœur en est si bien aise que je fais : ouf !

— Ah ! très-bien ! dit son joyeux camarade ; ouf ! ouf ! moi aussi !

— Dieu soit loué ; nous voilà libres, enfin ! s'écriait Edgard ; partons ! partons !

Il était déjà en bas des ruines de la pagode.

— Et White ?

— Ah ! pauvre bête, que j'oubliais ! Il faut l'emmener avec nous, mes amis ; rendez-lui la liberté bien vite !

Ce qui fut fait de suite.

Bengali, que l'on avait perdu de vue un moment, reparaisait avec la jument qu'il tenait par la bride. On prit le temps d'examiner la blessure de l'animal. C'était peu de chose en comparaison de ce que l'on craignait. La selle avait supporté tout le poids de l'attaque du tigre. Le pommeau déchiré prouvait combien sans lui la malheureuse aurait eu à souffrir.

— Si, comme je l'espère toujours, nous arrachons Gustave et Henriette aux mains criminelles qui les retiennent, White nous deviendra d'un excellent secours.

— Il serait peut-être mieux, alors, observa Tom, de la laisser où elle était. On pourrait la retrouver, et l'on n'aurait pas l'inconvénient de sa présence, pendant une poursuite qui n'est pas toujours facile.

— C'est juste.

Au même instant, un accès de fureur s'emparait du jeune Davidson. Il voyait la jument blanche piétiner, se cabrer, faire, comme on dit vulgairement, les cent coups, et finalement s'échapper des mains du paria.

On l'appela à grands cris :

— White ! White ! viens ici ! reviens vite !

Le coursier, doux comme un agneau, s'arrêta presque aussitôt.

Il reprenait le chemin de la pagode, quand, tout à coup, se produisit, derrière d'épaisses broussailles un tapage qui le fit bondir, pirouetter sur lui-même et gagner les bois avec la vélocité d'une flèche.

— Y aurait-il encore quelque bête féroce ? Oh ! alors, malheur à elle !

Une arme, épaulée avec un emportement fiévreux par le jeune Anglo-Indien, retentissait aussitôt dans la direction des broussailles.

— Ah ! fit en même temps une voix gémissante.

On devait attribuer cette exclamation douloureuse au frère

de Saïd-Yama. L'enfant, éloigné de quelques pas avec l'intention de réparer sa maladresse, revenait en boitant légèrement.

On comprenait qu'il voulait dire :

— Mon pied a tourné. Je marche avec peine, mais cela ne sera rien.

Résigné à se passer de White, regrettant le temps perdu à s'occuper d'elle, Edgard Davidson donna le signal d'une course rapide. Il espérait arriver avant le coucher du soleil à l'endroit où, du haut des ruines, il avait aperçu les bateaux que d'en bas on cessait de voir.

Ce brusque départ n'avait pas empêché les Mozambiques de mettre en lieu sûr les quatre animaux, dont la dépouille n'était point à dédaigner.

De même, Bengali avait eu le temps de constater une certaine agitation dans les hautes herbes qui s'étendaient dans le sens de la route suivie au triple galop par la jument de miss Henriette.

Un singulier sourire, mêlé d'amertume et de malice, dilatait plus que jamais les lèvres minces du jeune Hindou ; le fameux tronc d'arbre avait quitté avant tout le monde le dangereux voisinage de la pagode.

XVI

Nouvelle trahison de Bengali.

Les lieutenants de Saïd-Yama, n'ayant pas revu leur chef, ne s'éloignaient que juste assez pour éviter une surprise.

Parvenus à une distance qui permettait de commander aux événements, ils avaient l'air de ne plus bouger ; cependant, ils avançaient toujours. Ils voyaient leurs adversaires avant que ceux-ci les aperçussent ; un singulier stratagème était employé pour cacher une fuite qui, bien mieux que l'immobilité, devait attirer les soupçons.

On avait cargué les voiles. On n'utilisait point les rames. Des hommes tiraient de fort loin les embarcations au moyen de cordages qui, traînant à terre ou dans l'eau, échappaient à la vue.

Or, pour la progression des bateaux, voici de quelle manière on s'y prenait :

Un individu, assis sur la rive que l'on côtoyait, affectait une conversation très-riche en pantomime avec les gens de l'équipage. On devait se dire :

— Cette barque ne bouge pas, et la précédente qu'elle nous masque sans cesse ne doit pas bouger davantage.

On se trompait.

Au début de cette scène, l'homme de la rive se trouvait en face de l'arrière du second bateau. Bientôt après il était au niveau de l'avant du premier ; donc on avait franchi un espace égal à leur double étendue. Alors, un nouveau personnage se montrait dans la même position que l'autre. Celui-ci avait disparu, mais on croyait toujours le voir. Il allait, en rampant, attendre à vingt-cinq pas plus loin le moment de surgir encore ; et ainsi de suite.

A pareille distance, avec des gens qui ne le soupçonnaient guère, un tel manège bien exécuté devait réussir, et il réussit complètement ; mais la conséquence de l'illusion ne fut pas celle que l'on espérait.

Les amis de Gustave Gérard et de miss Henriette ne devaient plus mettre en doute ce qu'un pressentiment avait affirmé tout de suite, c'est-à-dire la présence de ces malheureux dans les barques indiennes. Tom avait ramassé le bouquet de roses du Bengale ; et son jeune maître, en les regardant, souriait avec un frémissement joyeux :

— Ces fleurs sont les mêmes que j'offrais, hier matin, à ma chère Henriette. Oh ! je les reconnais parfaitement !

Bientôt il ajoutait, après mûre réflexion :

— L'immobilité des brigands a l'air de nous braver. Ne voyons là qu'un encouragement. Une heure suffira pour les atteindre. Oui, mais, reprenait-il, je dois songer d'abord à ma sœur. La présence de ces deux barques fait supposer deux prisons; à laquelle devons-nous réclamer miss Henriette?

Cette question s'adressait particulièrement à leur guide.

Le fils de Neddy-Neddy allait répondre à sa manière; tout à coup, la voix plaintive du crocodile se fit entendre, si près du rivage, qu'une frayeur involontaire fit reculer tout le monde.

L'enfant tressaillit et pâlit en voyant glisser dans les roseaux un corps très-différent de celui d'un amphibie.

— Eh bien! est-ce la première?

Signe négatif.

— La seconde, alors, celle dont nous sommes le plus près? Signe affirmatif.

— Eh bien! voici ce que je pense, dit avec énergie le jeune créole:

— Les bateaux sont à moitié chemin des Rocs Jaunes. En cet endroit le Hougly s'étrangle au point que, dans une saison où les eaux sont très-basses, deux embarcations chargées de monde ne sauraient aisément passer de front et même en se tenant très-près l'une de l'autre.

— Si nous arrivons aux Rocs Jaunes avant nos ennemis, une attaque vigoureuse a de grandes chances de succès contre ceux qui ouvriront la marche, surtout si une bonne avance les sépare de leurs compagnons.

— Ce triomphe obtenu, la barque conquise, entraînée en arrière par un courant assez rapide, nous permettra d'assaillir et d'exterminer jusqu'au dernier de ces infâmes!

Une impatience facile à concevoir dévorait le frère de miss Henriette. Il consultait autant du regard que verbalement Bengali. On trouvait étranges les alternatives d'embarras et d'assurance qui présidaient aux faits et gestes du jeune paria.

Tel était même le degré d'astuce peinte sur son visage dans les principales circonstances qui distinguaient cette journée, qu'il était difficile de savoir au juste si l'enfant méritait ou non la demi-confiance dont on l'honorait encore.

Résolu maintenant à ne compter que sur lui-même, Edgard continuait:

— Il faut tout prévoir. Formons deux groupes. L'un remontera le cours du Hougly de ce côté; l'autre agira de même sur la rive opposée. Tom et John, traversez!

— Bon!

Et déjà les deux Mozambiques se disposaient à piquer une tête, après avoir battu l'eau, afin de chasser les crocodiles parfois nombreux dans la vase ou dans les touffes de juncs et de lotus (magnifiques plantes à fleurs rouges) qui poussent au bord des fleuves, dans l'Inde.

Mais le créole avait remarqué sur les traits de son guide une anxiété grande.

En même temps, chose étrange! un cri sauvage, où se trahissait comme de la colère, partait des environs.

Ces indices mystérieux lui dictèrent une détermination définitive:

— C'est Bengali et moi qui allons passer sur l'autre rive.

— Jeune maître sait nager? demandait John avec surprise.

— Oui, sans doute; mais j'aperçois quelque chose qui simplifiera beaucoup la besogne.

En effet, de grands arbres récemment brisés par un violent orage, tel qu'on n'en connaît point en Europe, gisaient moitié dans l'eau, moitié sur le rivage:

Achever de mettre à flot ces débris, ajouter en travers des branches, des roseaux, fixer le tout ensemble au moyen de lianes fraîchement coupées, fut pour les deux nègres l'affaire d'un instant.

Ce radeau improvisé devait suffire à deux personnes. Edgard y était déjà.

— Viens! dit-il à Bengali. Rame avec cette branche; celle-ci me servira au même usage. Reste-moi fidèle, sous peine de mort! Et vous, mes amis, lorsque vous nous verrez en route sur l'autre rive, imitez-nous, gagnez les Rocs Jaunes. Soyons-y en même temps. Évitez que les conducteurs des bateaux, quand vous les dépasserez, vous aperçoivent et devinent vos intentions. Je termine par cet ordre: Il nous faut, à tout prix, la victoire!

La traversée du Hougly laissait aux deux Africains un quart d'heure de répit avant de partir. La gourmandise en profita pour les tourmenter encore, et la paresse ne manqua point la même occasion.

Alors chacun de s'asseoir et d'attirer en avant la gibecière dans laquelle, à côté des munitions, devaient se trouver quelques reliefs du dernier repas, lequel, on s'en souvient, n'était pas très-substantiel.

Une agapès d'un côté, une banane de l'autre, acquéraient, en cette circonstance, une valeur incomparable, à l'estomac de nos gourmands personnages.

Mais, ô rage! ô désespoir! plus de banane! plus d'agapès!

Les deux noirs se regardaient en silence. Tout à coup, un même cri, où l'étonnement s'unissait à l'indignation, sortit de leur poitrine.

Un terrible soupçon venait d'éclorre dans leur pensée.

— Hum! si c'était Tom qui les avait volés?

— Hum! si c'était John!

Le souvenir de tel et tel instant où celui-ci marchait derrière l'autre, où celui-là serrait de près son camarade, revint avec une âpreté peu faite pour calmer leurs esprits.

Les gourmands désappointés s'examinaient en secret; or, l'expression moitié railleuse, moitié furieuse que l'on remarquait sur chaque visage, apparaissait comme une sorte d'aveu réciproque et involontaire.

Cela fut le signal d'un déluge d'épithètes malveillantes et maisonnantes.

— Fripon!

— Gibier de potence!

— Basse extraction!

— Rebut de l'espèce humaine!

Des gros mots on arrivait aux voies de faits; mais le jeune créole, de la rive opposée, aperçut la dispute. Un violent coup de sifflet eut bientôt rappelé les deux serviteurs aux devoirs qu'ils avaient à remplir.

Tom et John partirent sans remarquer plus qu'Edgard une chose qui en eût expliqué bien d'autres et dont la vue aurait sans doute modifié leurs projets.

Nous voulons parler du gros singe que l'on a déjà vu jouer un singulier rôle dans les circonstances qui précèdent. L'homme des bois débouchait subitement d'un épais amalgame de hautes herbes, aux tiges longues de six pieds.

L'orang-outan eut bientôt disparu; et à sa place sortit un personnage déjà deviné, Saïd-Yama, le Maître-Diable; les tribulations de cette journée augmentaient encore l'horrible expression d'une physionomie abominable.

— Ah! disait-il d'une voix pleine de fiel, peut-être ai-je eu tort d'écouter les conseils de Padmala et de m'assujettir à l'emploi d'espion derrière Bengali. Ce que j'ai vu ne prouve pas que mon jeune frère nous trahisse. Peau de singe, peau d'ours et tronc d'arbre creux n'ont réellement servi qu'à me fatiguer outre mesure depuis vingt-quatre heures. Obligé, sous peine de mort, de servir de guide au jeune Français, qui prétend retrouver le fils de sir William (l'erreur du misérable existait encore), Bengali doit espérer que nos frères, prévenus au dernier moment, sauront bien se défendre. Quelques observations ne suffisent point à montrer l'enfant comme oublieux du

serment fait à Ben-Saïd. Un pareil oubli serait le signal de sa mort ! En tout cas, il m'aura toujours à ses trousses ; mais, avant de passer le fleuve à la nage, sachons nous débarrasser des Faces noires par quelque bonne ruse qui les laisse en arrière, comme a failli le faire tout à l'heure une querelle dont j'étais cause.

Puis, constatant un degré d'obscurité favorable à cette résolution :

— Alerte ! continue à être avec nous, Chiva, dieu de la vengeance ; et tes mânes ! ô Ben-Saïd ! ô mon père ! seront bientôt satisfaits !

Les deux Mozambiques, désignés par Saïd-Yama sous le nom de Faces noires, allongeaient le pas avec d'autant plus de hâte que la nuit succédait aux rapides clartés transitoires du crépuscule. Ils avaient trop eu peur dans le bois avec le gros ours noir, dans les jungles avec le lion et les tigres, naguère encore avec les cris plaintifs des crocodiles, pour ne pas se méfier, à présent, des moindres objets.

— Houp !

Ils s'excitaient de la sorte à rester sur la même ligne que leur jeune maître et le paria, lesquels se découpaient en silhouettes sur la transparence de l'atmosphère. Ils se croyaient seuls de ce côté du fleuve. Erreur ! une ombre vivante se glissait, tantôt en arrière, tantôt en avant, mais avec tant de précautions qu'ils ne pouvaient s'en apercevoir.

Cependant, un quart d'heure n'était pas écoulé que le besoin de manger et de boire, surexcité par un nouvel excès de marche, devint un véritable supplice.

Les nègres murmuraient, sans cesser de courir à toutes jambes.

Les boyaux criaient dans le ventre de Tom. . .

Le gosier de John était comme une fournaise ; il brûlait ! et pauvre John souffrait beaucoup !

O surprise !

Des porteurs de fruits avaient passé par là, sans doute afin de s'embarquer à destination de Barrack-Poor et même de Calcutta. Les corbeilles trop remplies avaient laissé de quoi glaner sur le rivage.

— Mangeons ! Mangeons !

Et les affamés, les altérés, de se précipiter sur des fruits également bons à soulager la soif et la faim.

La mangue est rouge et grosse comme une châtaigne. Elle fournit en abondance, à la manière des oranges et des citrons, un jus aigre-doux dont la saveur est exquise.

Mais l'abus de ce fruit délicieux est perfide. Il exalte, il étourdit, il enivre ; or, nos gloutons ne devaient échapper à aucune des phases que nous signalons.

Un invisible témoin prenait plaisir à les voir chantants, riant et dansants.

Le résultat d'une pareille extravagance fut une somnolence irrésistible. Tom et John tombèrent comme des masses. Le bruit du tonnerre ne les eût pas réveillés. Un éclat de rire parti du voisinage donnait à penser que le hasard n'avait point présidé seul à ce déplorable incident.

Pendant ce temps, les voiles de la nuit s'épaississaient autour des rives du Hougly. Les barques indiennes continuaient avec moins de circonspection la rude besogne qui consistait à remonter à force de rames le cours du fleuve dont, par prudence, on avait repris le milieu.

Edgard ne mettait pas en doute le zèle de ses serviteurs. L'approche du moment décisif lui donnait des ailes. Bengali n'eût le quittait pas une minute. Ils couraient aussi vite. En même temps que leurs pas, on entendait leur haleine parfois confondue avec les bruissements d'une légère brise à travers les roseaux qui avaient l'air de fuir à leur droite.

Ils gagnaient visiblement du terrain sur les barques.

Tout à coup, la détonation d'une arme à feu déchira les airs. Aussitôt, une sensation cruelle obligeait le créole anglais à s'arrêter.

— Au secours !

Et perdant à la fois l'usage de la parole et l'équilibre, Edgard tombait à la renverse.

Alors, comme dans un rêve, une scène extraordinaire lui apparut. Deux êtres fantastiques se rencontraient en ennemis. La blanche clarté des rayons de la lune permit d'apercevoir le Maître-Diable et le fils de Neddy-Neddy.

L'objet d'une lutte acharnée entre une force peu commune et une agilité rare était le blessé lui-même, et, chose plus étrange encore, c'était Saïd-Yama qui cherchait à le relever, et dans le mauvais drôle qui s'obstinait à le pousser vers le fleuve, on reconnaissait Bengali.

Le combat dura quelques minutes ; après quoi un violent coup de pied dans les reins envoyait le malheureux Edgard rouler vers les eaux bourbeuses qui baignaient cet endroit du rivage.

Il atteignit, évanoui, les dangereuses profondeurs fréquentées par des monstres amphibies. Un gémissement suprême s'échappa de sa poitrine :

— Henriette ! Gustave ! Je meurs sans vous avoir sauvés, sans même avoir pu vous demander pardon d'une faute que je me reproche comme un double crime.... O mon Dieu ! vous me punissez d'une façon bien cruelle !

XVII

Réunion des deux amis.

On était au lendemain.

Le soleil, en se levant, n'éclairait qu'une seule barque. Elle servait de prison cellulaire au jeune Français.

L'objet de ses plus vives inquiétudes était miss Henriette.

S'il avait pu parler à quelques-uns de ces bandits, une offre splendide aurait peut-être obtenu quelques renseignements ; mais on ne détachait son bâillon que pour le laisser boire et manger. Il demeurait garrotté tout le jour et toute la nuit ; cela constituait un véritable supplice.

— Ah ! murmurait-il, combien Edgard doit regretter l'oubli... hélas ! le dédain des sages recommandations paternelles !

Nous avons déjà dit que chaque bateau possédait une vaste cabine. Le prisonnier, auquel un lourd sommeil venait d'enlever pour un instant le pénible sentiment de son infortune, ouvrait les yeux dès l'aurore.

Une surprise l'attendait : on avait, sans qu'il y prît garde, enlevé les liens qui réunissaient ses deux jambes. Il n'était plus retenu prisonnier que par les mains.

— Enfin ! dit-il, je puis me tenir debout et agir assez pour que la circulation de mon sang se rétablisse !

Et intérieurement, car le bâillon subsistait toujours, il remercia ses bourreaux d'un témoignage de pitié relative.

La cabine avait à peu près huit pieds de long sur quatre de large. Deux portes closes paraissaient à chaque extrémité ; deux petites ouvertures latérales donnaient passage à la lumière.

Une curiosité facile à comprendre attira Gustave Gérard vers une de ces fenêtres.

Le prisonnier constata deux choses qui devaient beaucoup le surprendre : on ne voyait, on n'entendait personne, et la barque était amarrée au fond d'une grotte assez large, inondée à une suffisante profondeur pour qu'il fût impossible d'y arriver autrement qu'à la nage.

Quant à l'autre embarcation, elle avait complètement disparu. Gustave en acquit la preuve en sondant des yeux, à droite et à gauche, un espace de plusieurs milles.

— Pauvre miss Henriette! quel sort est le vôtre, entre les mains de pareils scélérats ?

Le silence et la plus complète solitude continuant à régner autour de lui, Gustave commençait à se demander ce que cela signifiait, quand un bruit insolite frappa tout d'un coup ses oreilles.

Quelqu'un remuait à l'arrière du bateau. Il y avait comme une intention mystérieuse dans la manière craintive, pleine de tâtonnements, avec laquelle une main faible ou maladroitte cherchait à ouvrir la porte autrement que par l'usage de la fermeture ordinaire.

La porte finit par céder à une pression savamment combinée. Un individu entra. Le prisonnier remarqua bien vite que ce n'était pas un de ses gardiens habituels.

Cet homme restait immobile sur le seuil. Voyant qu'un bâillon fermait la bouche de Gustave, il s'empressa de l'enlever.

— Qui êtes-vous ? demanda le prisonnier.

— Chut ! fit-il.

— Eh quoi ! Gustave, tu ne me reconnais pas ? prononça doucement une voix qui alla droit au cœur de celui qui l'écoutait avec un étonnement indicible.

— Edgard !

— Lui-même !

Et les deux jeunes gens se précipitaient dans les bras l'un de l'autre.

— Toi ici ! reprenait aussitôt le prisonnier, et comment as-tu fait ?

— Ah ! mon ami ! mon cher Gustave ! de quoi ne serait pas capable un malheureux tel que moi, pour tâcher de réparer l'immense faute qu'il a commise ?

— Mais, enfin, comment avez-vous pu suivre des traces que l'on s'efforçait d'anéantir ? comment êtes-vous parvenu jusqu'en ces lieux ?

— Un guide m'a aidé, depuis hier, dans cette laborieuse entreprise.

— Un guide ! et qui donc ?

— Le protégé de ma sœur ?

— Bengali ?

— Un brave garçon que j'avais eu l'injustice de mal juger, d'après certaines apparences, mais qui a montré pour nous un dévouement que l'on ne saura jamais assez reconnaître !

Gustave, en entendant ce panegyrique, éprouva tant d'indignation qu'il n'eut pas le courage d'en écouter davantage.

— Pauvre ami ! quelle erreur est la vôtre ! Cette illusion fut également celle de miss Davidson ; on sait maintenant à quoi s'en tenir sur les sentiments de ce misérable hypocrite !

— Que voulez-vous dire ?

— La vérité.

— Henriette, mon Dieu ! serait-elle plus en péril, d'après lui, je n'avais lieu de le craindre ?

— Hélas ! depuis que l'on m'a jeté dans cette barque, j'ignore absolument ce que les brigands ont fait de votre sœur... Mais qu'entends-je ?

Une clameur immense venait de retentir. Edgard voulut, mais trop tard, couper les derniers liens qui s'opposaient aux libres mouvements de Gustave ; on eût dit que les entrailles de la vieille barque donnaient le jour à une troupe de démons.

En même temps apparaissaient, par les deux portes violemment ouvertes, tous les sauvages de Saïd-Yama.

Le Maître-Diable entra le premier. Alors, entre deux rangs on aperçut un nouveau groupe, au milieu duquel un jeune Hindou, étroitement attaché, s'avancait avec peine.

Or, le nouveau captif n'était autre que Bengali.

— Que vois-je !

— La preuve de votre erreur, dit Edgard.

— Ou celle d'un nouveau stratagème ! répliquait assurément son ami de collègue.

Le second fils de Ben-Saïd ne parut pas avoir entendu ces paroles. Toute son attention, du reste, appartenait à sa propre situation.

Le chef de brigands se montrait en proie à une horrible fureur. A peine Bengali était-il entré dans la cabine, qu'une main frémissante le désignait au ressentiment général.

— Camarades ! criait en même temps Saïd-Yama, soutiendrez-vous encore que mon jeune frère, indigne de ce nom, n'est point un misérable et un traître ? Quand je vous faisais part de mes soupçons, la chose vous semblait monstrueuse. Vous accusiez une aversion aveugle. Comparant ma hideuse personne aux grâces physiques de cet enfant, vous ne pouviez croire qu'à de la jalousie. En vain Padmala, resté en arrière, me faisait un rapport que je vous communiquais ; vous doutiez encore, vous doutiez toujours ! Il vous fallait une preuve matérielle, je me suis promis de l'obtenir ; eh bien ! la voilà dans la personne qui, malgré mes efforts, est parvenue à nous suivre jusqu'ici. Maintenant, voyez dans quel état se trouvent les liens du prisonnier. Êtes-vous convaincus, maintenant ? Regrettez-vous l'instant que vous avez passé derrière les Rocs Jaunes, instant qui devait suffire à une évasion parfaitement préparée au moyen d'un complice déguisé en Indien pour mieux égarer la surveillance ? Alors, vous comprenez l'infamie de celui que j'ai déjà depuis longtemps renié pour mon frère ?

— Oui, certes.

— Et vous allez prononcer avec moi la sentence qu'il mérite ?

— Oui ! oui !

La réaction se montrait complète. Les gens qui prenaient autrefois fait et cause pour le fils de Neddy-Neddy unissaient à présent leurs voix farouches pour crier :

— A mort ! à mort !

Et la bande, serrée autour du jeune paria, levait le bras pour lui infliger un châtement aussi prompt que terrible.

Mais bien vite elle s'arrêtait frappée de surprise, d'admiration involontaire, devant l'audacieuse contenance de Bengali, dont un franc et bruyant éclat de rire achevait de la confondre.

Saïd-Yama, exaspéré, voulut faire justice lui-même.

Mais le jeune Hindou, les bras croisés, la tête haute, s'écria d'une voix pleine d'énergie :

— Oubliez-vous donc que l'on ne doit juger personne sans l'entendre ? Écoutez donc ! et je serai ensuite le premier à vous demander une justice que vous n'hésitez pas, j'en suis sûr, à me rendre. Voyez déjà quelle émotion s'empare de ceux qui me considéraient comme privé de l'usage de la parole. Un traître aurait-il continué le rôle difficile de muet, lorsqu'il était si facile d'avouer la vérité, pendant une expédition qui nous laissa tant de fois hors des yeux de l'ours et du singe sous l'apparence desquels Saïd-Yama nous entourait d'un fatigant espionnage ? Demandez au fils de sir William s'il savait avoir pour guide un des enfants du malheureux que le cruel propriétaire de Davidson-House a laissé conduire au supplice et dont nous nous sommes déclarés les vengeurs.

— Qu'entends-je ! s'écria Edgard avec épouvante.

— Eh quoi ! reprit, non moins ému, le jeune Français, les représailles dont nous parlait, il n'y a pas plus de deux jours, sir William lui-même...

— Sont en train de s'effectuer, oui, messieurs ! proféra d'une voix pleine de haine le Maître-Diable ; et moins de vingt-quatre heures, à présent, nous séparent de celle qui verra votre mort !

Cette scène, en prouvant l'ignorance d'Edgard, plaidait singulièrement en faveur de Bengali.

L'enfant ne cachait pas la satisfaction que lui faisait éprouver la confusion de son frère ; il reprit :

— Faut-il rappeler tous les services que j'ai rendus à mes frères, en leur signalant les bonnes opérations à tenter, non-seulement à Barrack-Poor, mais dans les environs ? Quand on a résolu d'enlever miss Henriette et son frère, dans le but de les immoler aux mânes de Ben-Saïd, pour l'anniversaire de sa mort, qui a longuement, patiemment, habilement, j'ose le dire, préparé le succès de l'entreprise ? Est-ce moi, oui ou non ? Qui a fait mourir ou tomber malade les chiens et les chevaux ? Qui avait d'abord su captiver une entière confiance, en écrasant près de la jeune personne endormie une manilla tuée au dehors et apportée dans le jardin exprès pour cette comédie ?

— Oh ! s'écrièrent, malgré eux, Edgard et Gustave, dont l'indignation, la colère, ne connaissaient plus de bornes, tant d'infamie est-elle possible, mon Dieu !

Ce mouvement servait à merveille la cause de l'inculpé ; mais celui-ci prétendait à une complète victoire ; il continua, du même ton ferme et ironique :

— De quoi m'accuse aujourd'hui Saïd-Yama ? D'avoir amené jusqu'ici du secours à Edgard Davidson ? Aveugle ! Mais regarde donc mieux ! C'est le fils de sir William que j'amène ; le prisonnier que vous fîtes hier matin n'était que son ami de collège !

— Est-il possible ?

(La suite au prochain numéro.)

Alfred SÉGUIN.

UNE LEÇON DE MAINTIEN

Avant la révolution de 89, si l'on ne distinguait plus guère, au langage, le gentilhomme du financier et le noble du bourgeois, l'attitude et les manières établissaient entre eux une différence sensible. Chaque état, chaque profession, avaient un habit et un maintien qui leur étaient propres.

A cette époque, un célèbre danseur, le grand Vestris, était le maître par excellence en fait de bonne grâce et d'élégance dans la manière de se présenter et de se tenir dans un salon. Il était peu de jeunes gentilshommes à la cour qui ne prissent de ses leçons, et les élèves de Vestris se reconnaissaient à la première vue.

Il y eut, un jour, une grande désolation parmi les habitués de l'Opéra. Le dieu de la danse, Vestris, était gravement malade : on désespérait même de sa vie. Plusieurs médecins furent appelés : un seul ne désespéra point du moribond, s'attacha à son chevet nuit et jour, et, à force d'art et de soins, parvint à le rendre à la santé.

Quel était cet Esculape qui venait de rendre à Terpsichore son plus illustre favori ? Un docteur jeune encore, et dont la science, déjà constatée par d'utiles travaux, restait cependant complètement ignorée de ce grand monde dont la faveur est la fortune, si elle n'est la gloire du médecin comme de l'artiste.

Lorsque Vestris se sentit complètement guéri :

— Mon cher Portal, — dit-il au jeune médecin, de ce ton protecteur que la réputation prend avec le talent, — mon cher ami, ma première sortie sera pour aller vous voir et pour m'acquitter de ce que je vous dois.

— Vous ne me devez rien, répond aussitôt le docteur. Je suis plus que payé de ma peine par le bonheur d'avoir rendu à l'admiration de tout Paris un homme de votre talent.

— Non pas, non pas, reprend le danseur, je tiens essentiel-

lement à vous payer ma dette. Vous n'êtes pas riche, je le sais, et je veux que ma reconnaissance commence votre fortune.

— N'en parlons plus, je vous en prie, répliqua vivement Portal.

Et il se hâta de s'enfuir pour échapper à un débat qui répugnait à sa délicatesse.

Huit jours après, il voit entrer chez lui le grand danseur, vêtu aussi richement et aussi élégamment qu'un Gramont ou un Richelieu, et marchant la tête haute comme eût pu le faire le vainqueur de Fontenoy ou de Mahon.

— Mon cher ami, dit-il au jeune docteur, qui s'empresse de lui avancer un fauteuil, je viens remplir ma promesse.

— J'espérais que vous l'aviez oubliée.

— Dieu me garde d'être ingrat envers vous !

— Monsieur Vestris, vous m'affligez, vous m'offensez même de m'offrir un paiement de soins que j'ai été si heureux de vous donner. Je ne puis l'accepter.

— Avant de refuser, écoutez-moi. Avons-nous beaucoup de pratiques dans le grand monde ? Parlez franchement.

— Jusqu'ici, je l'avoue, je suis monté plus souvent au grenier qu'au premier étage.

— Cela ne m'étonne point. Comment diable, mon cher ami, voulez-vous qu'on ait quelque confiance dans un médecin comme vous ?

— Comment, monsieur Vestris, vous me croyez donc un ignorant ?

— Quand je dis un médecin comme vous, je ne veux pas dire un médecin qui ne sait pas guérir, mais un médecin qui ne sait pas entrer dans la chambre d'un malade. Tenez,

— poursuivit le danseur en copiant l'attitude gauche et modeste du docteur, — vous vous présentez les bras pendants, le corps incliné, la tête basse et le chapeau trainant par terre ; vous ressemblez au Diafoirus de Molière. Comment alors voulez-vous qu'on croie à votre science ? Vous ne faites point honneur à vos malades ; et cela vaudrait peut-être mieux pour vous que de les guérir. Maintenant, regardez-moi bien, et tâchez de m'imiter... Prenez-moi un maintien grave, mais gracieux, placez lestement votre chapeau sous le bras, en homme bien né ; tenez la tête haute et le corps droit, comme un homme sûr de son savoir ou du moins de son succès. Quand vous prenez le bras pour tâter le pouls, mettez à ce mouvement de la grâce. Tournez ensuite les yeux vers le ciel, en ayant l'air de réfléchir profondément. Ecrivez ensuite votre consultation avec l'aplomb qui convient à un homme qui n'a plus de doute sur la maladie, et, en vous retirant, ne manquez pas de sourire sans vous incliner, comme un homme déjà nécessaire dans la maison... Quand vous aurez pris l'habitude de vous présenter ainsi, mon cher Portal, on vous croira un grand médecin, et vous serez demandé dans les plus hauts endroits. Je vous dois la vie : vous me devez votre fortune. Nous voilà quittes : adieu !...

Le docteur suivit le conseil du danseur, et bientôt il devint le médecin à la mode. Toujours fidèle à l'habit français et à la perruque poudrée qui, non moins que sa science peut-être, avaient contribué à sa fortune, nous l'avons vu traverser les orages de la Révolution sans que sa frisure fût dérangée, et devenir, à la Restauration, premier médecin du roi.

Qui peut dire qu'il fût arrivé là sans les conseils de Vestris sur l'art d'entrer dans la chambre d'un malade ?

M.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sebastopol, 129.

L. ROUVENAT *, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.